

Les friches glorieuses

Alberto Lombardo

Personnages

Paolo

Ilda

Sylvie

Françoise

Nota bene : Toute ressemblance avec des personnages réels et une situation précise n'est aucunement fortuite.

Séquence 1

PAOLO/ILDA/SYLVIE/FRANÇOISE

Brunch chez Sylvie. Les invités sont dans un salon autour d'une table basse et picorent. Une musique douce en fond sonore.

ILDA : Hum ! Sylvie, ton caviar d'aubergine, excellent ! Tu l'as trouvé où ?

SYLVIE : C'est moi qui l'ai fait.

ILDA : Non ?

SYLVIE : Ben oui.

ILDA : Décidément tu as tous les dons. Qu'en penses-tu Françoise, toi la reine de la cuisine.

FRANÇOISE : Pimenté comme il faut, la texture est bonne, c'est une réussite.

Sylvie et Ilda rient.

FRANÇOISE : Quoi ! qu'est-ce que j'ai dit ?

ILDA : Tu es parfaite et nous t'aimons comme ça.

PAOLO : Moi, j'adore le tarama.

SYLVIE : Ah ! celui-ci, il vient du traiteur.

ILDA : Mes amis, je suis tellement heureuse de vous avoir rencontrés, on travaille si bien ensemble, et ça coule. Sur la pièce de Paolo, on a fait des miracles. La preuve, on est encore à l'affiche. Vous me direz avec un texte pareil, on pouvait espérer décrocher la lune. Tu es un grand auteur Paolo. Et ce n'est que le début, crois-moi. Aujourd'hui, Le Petit Théâtre de La Vallée, demain, ce sera le Grand Théâtre de La Vallée.

François et Sylvie approuvent, applaudissent. Elles scandent : « Le Molière ! le Molière ! »

Si ce n'est pas l'année prochaine, ce sera dans deux ans. Je te le prédis Paolo.

PAOLO : Merci.

ILDA (*poursuit*) : Grâce à toi Sylvie, à tes vidéos, ton sens inné de l'image, tu transcendes l'art théâtral et tu permets aux spectateurs d'avoir un rapport charnel avec ce qui se passe sur scène.

FRANÇOISE : C'est vrai. Avant de te rencontrer, je trouvais que l'utilisation de la vidéo au théâtre était un procédé purement attractif, presque démagogique. Mais avec toi, ça devient nécessaire. Je ne sais pas comment je pourrais faire sans, désormais.

SYLVIE : Ça, c'est un compliment.

ILDA (*poursuit*) : Et toi, Françoise, tu es une metteuse en scène hors pair. Tu saisis tout ce qui se présente à toi et tu en fais jaillir une source réflexive.

SYLVIE : Dis-moi, t'es en forme aujourd'hui.

ILDA : C'est ton brunch qui m'incite à la confiance.

FRANÇOISE/SYLVIE (*jouent les curieuses libidineuses*) : Oh !!!

ILDA : C'est rare dans ce métier d'avoir affaire à des gens comme vous. Généreux, talentueux, drôles, j'avais jamais connu ça auparavant. (*Les autres rient.*) Sérieusement. Et je ne suis pas née de la dernière pluie.

FRANÇOISE : Mais le plaisir est partagé, Chère Ilda. Mettre en scène une comédienne de ton envergure, ça vous pousse au-delà des limites.

SYLVIE : Idem, quand on te filme.

ILDA : Merci les filles.

SYLVIE : Et vous savez ce qu'on dit : On ne change pas...

FRANÇOISE/SYLVIE/PAOLO(*moins audible*) : ... une équipe qui gagne !

SYLVIE : Alors trinquons. Ah nous ! Au spectacle !

Ils trinquent et répètent en chœur : Au spectacle.

ILDA : Il faut à tout prix qu'on monte le Tramway.

FRANÇOISE : De Tennessee ?

PAOLO (*moqueur*) : Non, de la rue Saint-Denis !

ILDA : Bien sûr, celui de Tennessee Williams. Ça fait longtemps que ça me poursuit, et je sens mûre à présent. Je serai divine dans le personnage de Blanche. C'est le moment idéal pour moi de le jouer. Et il n'y a qu'avec vous que je peux me lancer dans cette aventure.

SYLVIE : Ça, c'est une idée. J'ai toujours dit qu'il fallait monter un classique pour s'imposer définitivement. En plus, je vois tout à fait quoi faire avec la vidéo.

FRANÇOISE : Ah bon ?

ILDA : Mais oui, je suis certaine que tu peux faire des merveilles, Sylvie.

SYLVIE : Des écrans partout, les différentes facettes du personnage de Blanche. Sur chaque écran, une caractéristique différente. Rendre palpable sa folie.

PAOLO : Dis donc tu as sérieusement planché sur le sujet.

Petit silence gêné.

SYLVIE : Non, ça me vient comme ça. Je connais très bien la pièce, figure-toi.

ILDA : Et toi, Françoise, tu accepterais de faire la mise en scène ?

SYLVIE : De toute façon, ça ne peut être que toi.

FRANÇOISE : Là, les filles, sans réfléchir, je dis oui. Il faudrait que je la relise, mais c'est comme si j'étais poussée à le faire. C'est en parfaite adéquation avec ce qui se passe dans ma vie intérieure. Et puis, tu as raison Sylvie, en montant un classique, on est sûr de recevoir une bonne fois pour toutes l'aide des institutions. Après, on pourra faire ce qu'on veut.

ILDA : Oh ! c'est... Il n'y a pas de mot pour ça. Encore mieux que l'arrivée du prince charmant.'

SYLVIE : T'en sais rien, t'as jamais connu.

ILDA : Je ne vous dis pas tout.

FRANÇOISE/SYLVIE : Oh ! oh !

ILDA : Comme je suis heureuse, les amies, topez là. (*Elles se tapent les mains.*) On va faire un malheur.

SYLVIE : Qui veut du café ?

FRANÇOISE : Moi, et bien fort s'il te plaît.

SYLVIE : Et toi Paolo ?

PAOLO : Non merci, je ne bois que du thé.

SYLVIE : Ah oui, c'est vrai. Tu veux que je te fasse un thé ?

PAOLO : Inutile.

SYLVIE : Ilda ?

ILDA : Je veux bien un thé, ma chérie. (*Petit temps.*) Paolo, tu pourrais jouer le rôle de Stanley.

FRANÇOISE (*offusquée, à mi-voix*) : Oh non !

PAOLO (*presque en même temps que Françoise*) : Kowalski ? Je ne m'y vois vraiment pas.

FRANÇOISE : Il faut un homme. Enfin, je veux dire, un physique brut, quelqu'un qui impressionne.

ILDA (*à Françoise*) : Tu n'as peut-être pas tort. (*À Paolo.*) Alors tu pourrais faire l'adaptation.

PAOLO : Tu connais mon niveau d'anglais !?

ILDA : Non, non, je ne te parle pas de traduction. Ça c'est moi qui m'y colle. Celles qui existent ne me satisfont pas. Quand j'aurais traduit, tu pourrais l'adapter, avec ton style propre. Ça peut être galvanisant pour toi comme expérience.

Sylvie revient avec le café et le thé.

SYLVIE : Ou alors tu pourrais faire l'autre personnage, comment il s'appelle déjà... Celui qui vit seul avec sa mère ?

ILDA : Mitch. C'est un rôle qui te conviendrait tout à fait.

SYLVIE : C'est un beau rôle. (*À Françoise.*) Du sucre, Françoise ?

FRANÇOISE : Non, surtout pas.

ILDA : C'est une bonne idée Sylvie, qu'en penses-tu Paolo ? Après tout, en plus d'être un excellent auteur, tu es aussi un très bon comédien. Ça te changerait de jouer dans des pièces qui ne sont pas les tiennes.

PAOLO : Ça ne m'intéresse pas.

ILDA : Tu as oublié mon thé, Sylvie ?

SYLVIE : Il est devant toi.

ILDA : Excuse-moi, je suis tellement excitée. (*À Paolo*) : Tu es sûr Paolo ? C'est dommage.

SYLVIE : Tu pourrais collaborer à la mise en scène.

PAOLO : D'abord, je ne suis pas metteur en scène et Françoise saura très bien se débrouiller sans moi.

Silence.

ILDA : Tu viendras quand même nous voir à la première, dis ? Tu promets ?

PAOLO : Comment rater ça ? Sois confiante Ilda. Bon, les filles, je dois y aller.

TOUTES : Déjà ?

PAOLO : Je suis désolé, j'ai un rendez-vous.

ILDA : Tu n'es pas drôle. Depuis que je joue dans ta pièce, on ne se voit presque plus. C'est vrai quoi, tu pourrais venir à la fin du spectacle, de temps en temps.

PAOLO : Je suis en pleine écriture, tu sais que dans ces moments-là, je préfère m'isoler. Merci Sylvie, c'était délicieux. (*À Françoise*) Françoise, tu n'oublies pas d'aller voter.

FRANÇOISE : Tu me prends pour qui ? Il me reste encore deux heures.

PAOLO : Ilda...

ILDA : Oh ! mon auteur préféré. (*Elle l'embrasse.*) Tu me manques déjà. (*Il s'en va.*) Sylvie, tu peux me donner encore un sucre, s'il te plaît ?

On entend la porte se refermer.

À partir de ce moment-là, une partie de la scène représente alternativement l'appartement de Sylvie que l'on vient de quitter, la loge d'Ilda, le café et l'autre partie représente l'appartement de Paolo.

Séquence 2

PAOLO/SANDERS

Appartement de Paolo. Paolo est affalé sur son divan. On entend « La Vallée d'Obermann » de Franz Liszt. On sonne à la porte. Pas de réponse. On frappe. On tambourine.

SANDERS (voix-off) : Paolo. Paolo, ouvre mon vieux, je sais que tu es là. J'entends la musique. (*Il frappe encore plus fort.*) Si tu t'obstines, je vais finir par alerter tout l'immeuble.

Paolo se lève lentement et se rapproche de la porte.

PAOLO : C'est qui ?

SANDERS (voix-off) : C'est moi Sanders, ouvre.

PAOLO : Je ne suis pas en état Sanders. Je t'appellerai.

SANDERS (voix-off) : Je ne partirai pas tant que tu ne m'auras pas ouvert.

Paolo entrouvre la porte.

PAOLO : Qu'est-ce que tu veux ?

SANDERS : Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu n'es pas venu à la réunion d'auteurs ? On comptait sur toi. Je t'ai laissé au moins une dizaine de messages. Ça ne va pas ?

PAOLO : Non, ça ne va pas. Ça ne se voit pas.

SANDERS : Allez, fais-moi entrer. *(Paolo le fait entrer.)* C'est le bordel ici. Ce n'est pas très salubre de rester dans le noir comme ça. *(Il s'apprête à tirer les rideaux.)*

PAOLO : Je t'en prie, laisse les rideaux tranquilles.

SANDERS : Je peux baisser le son au moins. *(Il baisse le son.)* Alors mon vieux, qu'est-ce que tu as ?

PAOLO : C'est rien. Des conneries.

SANDERS : Si c'était rien, tu ne serais pas dans un état pareil.

PAOLO : T'as raison, faut que ça cesse. Mais tu vois, j'arrive pas à remonter la pente.

SANDERS : C'est cette histoire de bourse ?

PAOLO : Mais non ! Ça m'est égal, je savais bien qu'ils me la donneraient pas. J'ai jamais attendu d'obtenir une bourse, pour me donner l'autorisation d'écrire. De toute façon, on sait comment ça marche.

SANDERS : Alors où est le problème ?

PAOLO : Elles me lâchent, mon vieux. Ne fais pas cette tête, tu sais très bien à qui je fais allusion. On monte un spectacle formidable, on se dit qu'à nous quatre, on peut atteindre des sommets, je lui écris un rôle sur mesure, je lui présente une vidéaste et une metteuse en scène avec qui je travaille depuis des années et elle me prend tout. Et les autres se laissent manipuler. Non, mais tu y crois !? Et tout ça pour monter du Tennessee Williams. Comme si on ne le connaissait pas suffisamment celui-là.

SANDERS : C'est la règle mon vieux. Tu sais bien comment ça se passe dans ce métier. Tu peux pas demander aux gens de te suivre ad vitam aeternam. Hier, elles étaient avec toi, aujourd'hui elles sont sur un autre coup et demain vous vous retrouverez. C'est humain.

PAOLO : Rejeté, abandonné. On s'était promis de remonter un projet ensemble. Mais tu vois, c'est pas tellement cette mise à l'écart qui me chagrine. C'est la façon dont l'affaire a été menée.

SANDERS : Que veux-tu dire ?

PAOLO : Elles avaient déjà tout manigancé. Elles m'ont mis devant le fait accompli, sans me demander mon avis. Si tu les avais vues. De vraies louves.

SANDERS : Tu serais pas un peu parano.

PAOLO : Depuis des jours, je pèse le pour et le contre. J'essaye de les excuser, de comprendre, je me refais toute la scène dans ma tête. Non ! Elles auraient pu s'y prendre autrement. Je ne sais pas moi, Ilda aurait pu nous annoncer son projet en direct.

Séquence 3

PAOLO/ILDA/SYLVIE/FRANÇOISE

Brunch, chez Sylvie.

ILDA : Les chéris. J'ai une profonde envie de partager une nouvelle aventure avec vous. Je ne sais pas ce que vous en penserez, mais j'aimerais beaucoup, c'est le rêve de ma vie, j'aimerais beaucoup qu'on monte « Un tramway nommé désir » de Tennessee Williams.

Séquence 4

PAOLO/SANDERS

Appartement de Paolo.

SANDERS : Qu'est-ce que ça aurait changé ?

PAOLO : Mais tout. On aurait été sur un pied d'égalité. On aurait appris la nouvelle au même moment. On aurait pu en discuter.

SANDERS : Y aurait rien eu de plus pour toi au bout du compte.

PAOLO : J'ai été stupide. Quand elle m'a proposé de jouer Kolwalski, j'aurais dû accepter, rien que pour voir sa tête, comment elle allait se dépêtrer.

SANDERS : Elle te l'a peut-être proposé sérieusement ?

PAOLO : On voit que tu n'étais pas là. Elle était mal à l'aise. Et encore, je suis bien bon. Elle faisait semblant d'être mal à l'aise. Je l'entendais penser.

Séquence 5

ILDA

Brunch chez Sylvie.

ILDA (pour elle-même) : Et l'autre ? On n'y a même pas pensé. Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir lui proposer pour qu'il nous épargne une crise.

Séquence 6

PAOLO/SANDERS

SANDERS : Si elle n'y a pas pensé, pourquoi dis-tu que tout a été calculé.

PAOLO : Ou alors, elle a fait mine d'hésiter, avant de me le proposer, pour que je réalise que je ne faisais pas partie du projet.

SANDERS : Faudrait qu'elle soit sacrément vicieuse. Je ne la connais pas très bien, mais elle ne donne pas cette impression. Elle n'en avait peut-être pas encore parlé, elle s'est peut-être réellement jetée à l'eau. Et lorsqu'elle a lancé son désir, elle s'est rendu compte qu'elle était en train de commettre un impair, et elle n'a pas pu se rattraper.

PAOLO : T'es pas un auteur pour rien, toi non plus. Tu ne la connais pas. C'est une manipulatrice, elle embobine tout le monde. Moi, le premier, j'y ai cru. Ah ! pour vous faire croire que vous êtes le plus beau, le plus intelligent, l'auteur le plus formidable, il n'y a pas son pareil. Auprès d'elle on se sent exceptionnel. Elle est douée. Même les filles s'y sont laissé prendre. Quand on est en manque d'amour, quand on a besoin de se sentir aimé, appelez Ilda Fraton, vous ne serez pas déçu du voyage.

SANDERS : Je mets ma main à couper que Françoise et Sylvie n'étaient pas au courant. Vous travaillez depuis si longtemps ensemble.

PAOLO : Tu parles, elle leur en avait parlé avant notre petit brunch. J'imagine la scène. Elles leur demandent de passer après une représentation de ma pièce. Où Mademoiselle s'est vue confier le plus beau rôle. Elle leur propose d'aller boire un verre et le tour est joué.

Séquence 7

ILDA/SYLVIE/L'ADMIRATEUR

Loge d'Ilda. On entend les applaudissements de fin de spectacle : Bravo, bravo. Ilda entre dans sa loge. Sylvie l'attend.

ILDA : Oh ma chérie, tu es déjà là. *(Elle l'embrasse.)* Je n'étais pas très bonne ce soir.

SYLVIE : Tu étais parfaite comme d'habitude.

ILDA : Françoise n'est pas avec toi ?

SYLVIE : Elle nous rejoins au café.

ILDA : Je m'habille et on y va. *(On frappe à la porte.)* Entrez !

L'ADMIRATEUR : Permettez. Juste pour vous dire mon admiration. Vous êtes formidable, Mademoiselle Fraton.

ILDA : Merci beaucoup.

L'ADMIRATEUR : Je suis un fan de Paolo da Conte. Vous pourriez lui remettre ce texte ? Je suis auteur aussi, j'aimerais tellement savoir ce qu'il en pense.

ILDA : Mais... volontiers.

L'ADMIRATEUR : Vous méritez la consécration avec ce spectacle. *Il s'en va.*

ILDA : Sylvie, j'aimerais qu'on monte ensemble Un Tramway nommé désir. Je jouerai Blanche, tu feras la vidéo évidemment et Françoise fera la mise en scène.

SYLVIE : Tu lui en as déjà parlé ?

ILDA : Non, je pensais le faire ce soir. Mais je n'en peux plus d'attendre. Y a qu'avec vous que ça peut se réaliser. Une équipe de choc !

SYLVIE : C'est chouette, c'est vraiment chouette.

ILDA : Je savais que ça te plairait.

SYLVIE : Et Paolo ?

ILDA : J'ai beau retourner le problème dans tous les sens, il n'y a rien pour lui. Ça me rend malade.

Séquence 8

PAOLO/SANDERS

Appartement de Paolo.

PAOLO : Non, mais tu l'entends !? Quelle comédienne ! Elle sen moque complètement de son auteur à la noix. Elle se sent pousser des ailes tu comprends. Blanche, Blanche la folle, le rôle que toutes les actrices rêvent de jouer. C'est d'un commun ! Un personnage d'un auteur connu mort restera toujours plus fort qu'un personnage d'un auteur vivant. C'est comme ça que les actrices pensent. C'est comme ça que tout le monde pense. Un auteur mort qui reste connu, c'est une valeur sûre. Un auteur vivant, on ne sait jamais comment il va tourner. Et pour le public, c'est pareil. Quand on va voir du Shakespeare ou du Marivaux, au moins on est certain de ne pas être déçu par le texte. Se déplacer pour un auteur contemporain, ça fait bien, ça fait chic, on se dit qu'on fait partie de son époque, mais au bout du compte, on sait qu'on a plus de chance de se faire chier. Entendre des trucs qu'on entend tous les jours, assister à la misère du monde, participer en live aux débats sur le réchauffement climatique, la montée des pédophiles ou l'écart croissant entre les riches et les pauvres, faut vraiment être snob pour crier au génie.

SANDERS : Tu sais que c'est faux. Y a des directeurs qui se battent pour ne monter dans leurs théâtres que des auteurs contemporains parce qu'ils savent que ce n'est que de cette façon que le monde peut avancer. L'effervescence, les surprises, les goûts et les dégoûts viennent de là. Y a des tas de spectateurs qui adorent faire partie de leur époque. Et tu dis n'importe quoi, les contemporains ne parlent pas que de la misère du monde ; Toi, le premier, avec tes histoires d'oedipe et de Montgolfière, tu es loin du bouclier fiscal.

Pour en revenir à ta souffrance, je pense que tu te trompes. Ilda, c'est vrai, a ce désir d'interpréter Blanche. Quel mal à ça. C'est une comédienne. Une comédienne qui recherche des rôles forts pour exister. *(Paolo veut intervenir.)* Attends, laisse-moi finir. Elle joue dans ta pièce tout de même. Elle t'a fait confiance, elle s'est donnée à toi, aujourd'hui, elle veut changer d'univers, c'est humain.

PAOLO : Humain, t'as que ce mot-là à la bouche. Mais tout est humain, les meurtriers, les sadiques, les pervers aussi sont humains. Elle a accepté de jouer dans ma pièce parce que ça lui donnait l'opportunité de se faire enfin connaître.

SANDERS : Tu es injuste, elle défend ton texte à la perfection.

PAOLO : Ce que je ne supporte pas, c'est la trahison.

SANDERS : Je pense qu'elle était sincèrement navrée. Et Sylvie aussi.

PAOLO : Tu admetts tout de même qu'elles s'étaient concertées avant.

SANDERS : Qu'est-ce que ça change ? Ilda s'y est mal pris, c'est tout.

PAOLO : Admettons, admettons que tu sois dans le vrai, pourquoi, ne se sont-elles pas rattrapées au cours du brunch. Elles auraient pu faire comme si elles n'en avaient jamais parlé et me demander mon avis. Me considérer.

SANDERS : Tu leur demandes carrément d'être malhonnêtes, quoi ! Tu te compliques l'existence. En tout cas, Françoise ne faisait pas partie de la transaction.

PAOLO : Bien sûr que si ! Elle a su parfaitement tenir son rôle pendant le brunch. Au début, j'ai vraiment cru qu'elle était sincère. Illusion ! N'oublie pas qu'elle est comédienne à la base. Sylvie a mal géré. Elle a dévoilé sa joie trop vite. Remarque je préfère, d'une certaine façon, elle est plus franche. Crois-moi Sanders, Françoise les a rejointes plus tard au café. Je n'ose pas imaginer ce qu'elles ont pu déblatérer sur mon compte. Fallait bien qu'elles se motivent.

Séquence 11

Au café.

ILDA/SYLVIE/FRANÇOISE

FRANÇOISE : Désolée les filles, j'ai vécu une journée d'enfer. Vous en faites une de ces têtes.

SYLVIE : Ilda veut jouer dans Un tramway et souhaitent que nous fassions partie de l'aventure.

ILDA : Avec vous, ce sera du jamais vu.

FRANÇOISE : Tu veux que je te mette en scène dans le Tramway ?

ILDA : Tu es la meilleure.

FRANÇOISE : C'est incroyable. J'ai vu le film hier. Tu parles que ça me m'intéresse.

SYLVIE : Le problème reste Paolo. Il n'a pas de rôle à tenir dans ce projet, et il risque de recevoir ce coup, comme une trahison.

FRANÇOISE : Ce n'est plus un enfant. On ne le lâche que le temps d'une pièce, pas pour la vie. Ça lui laissera le temps d'écrire.

ILDA : (*Sylvie*) Tu vois ! (*À Françoise.*) C'est ce que je lui ai dit.

SYLVIE : On pourrait lui proposer de jouer. Après tout, il est comédien aussi.

FRANÇOISE : Il est comédien d'accord, mais assez limité quand même. Il le dit lui-même.

ILDA : Françoise a raison. On ne va tout de même pas s'empêcher d'avoir des désirs. Non, on lui annoncera la nouvelle simplement, on le rassurera, je suis certaine qu'il comprendra.

SYLVIE : J'en doute.

ILDA : Tant pis pour lui. Après tout, on a toutes été là pour monter sa dernière pièce. Quand il poussait ses crises d'auteur, on s'est jamais rebiffé, on est allé jusqu'au bout, il ne peut rien nous reprocher.

FRANÇOISE : Enfin Sylvie, débarrasse-toi de tes scrupules. Ça fait cinq ans qu'on travaille avec lui toutes les deux, et c'était pas la joie tous les jours. Rappelle-toi la fois, où il t'a humiliée devant un journaliste.

ILDA : C'est pas possible ?

FRANÇOISE : C'était pendant une émission de radio. On l'avait accompagné tellement il était angoissé. À un moment le journaliste se tourne vers Sylvie et lui pose une question sur la nécessité de la vidéo dans le spectacle. Je ne te dis pas, Paolo n'a pas supporté qu'elle lui prenne la vedette ; Il lui a carrément coupé la parole, tu imagines.

SYLVIE : C'est vrai, j'avais oublié.

FRANÇOISE : Franchement, ses premières pièces, n'étaient pas géniales, il faut le reconnaître. En fait, la seule pièce qui vaille vraiment la peine, c'est la dernière. Faut pas oublier, tous les risques qu'on a pris en travaillant avec lui, et parfois pour pas un euro.

SYLVIE : T'as pas tort. Comment on va le lui annoncer alors ?

ILDA : On improvisera. Ce sera la meilleure façon de paraître naturel. Laissez-moi faire. Bien entendu, on ne s'est pas vues.

SYLVIE : D'accord. Je pourrais organiser un brunch chez moi dimanche prochain.

ILDA/FRANÇOISE : Bonne idée.

Séquence 12

PAOLO/SANDERS

Chez Paolo.

SANDERS : Eh bien disons, que leur improvisation laissait à désirer. Si elles se sont senti obligées de créer toute cette mise en scène, c'est qu'elles ne se sentaient pas très à l'aise, crois-moi. Qu'est-ce qui t'empêchait de les contrecarrer en leur proposant un autre projet.

PAOLO : J'avais rien à leur proposer.

SANDERS : Retourne le problème. Et si c'était toi qui avais eu le désir d'écrire une pièce pour d'autres comédiens et de la proposer à un metteur en scène plus en vogue. Maintenant que ça commence à marcher pour toi, tu as peut-être envie de cibler plus haut. C'est...

PAOLO : C'est humain.

SANDERS : Comment tu t'y serais pris pour leur annoncer ? Elles au moins, même si elles ont été maladroites, ont été honnêtes d'une certaine manière. *(Paolo veut démentir. Sanders poursuit.)* Je ne nie pas que tes sensations soient réelles et sincères, mais elles ne sont que le fruit de ta subjectivité. Pour qu'une histoire soit accréditée, il faut être en mesure de la considérer sous tous les angles.

PAOLO : Je suis fatigué.

SANDERS : Je m'en vais. Tu me promets de passer à autre chose.

PAOLO : Hum.

SANDERS : Tu ne m'en veux pas mon vieux. J'ai essayé de minimiser, de relativiser, dans l'unique dessein de t'apaiser.

PAOLO : Oui.

SANDERS : Je suis ton ami.

PAOLO : Je sais. Merci.

Séquence 13

PAOLO/L'ADMIRATEUR

Toute la scène représente une plage. On entend le flux et le reflux léger des vagues. Paolo est allongé sur le sable. Un home s'approche de lui.

L'ADMIRATEUR : Ça alors, j'y crois pas. Paolo. Paolo da Conte. Qu'est-ce que vous faites ici ? C'est incroyable. Le monde est petit. J'ai vu toutes vos pièces. Je suis un admirateur.

PAOLO : Vraiment ?

L'ADMIRATEUR : Ça fait longtemps que vous êtes sur cette île ?

PAOLO : Je ne sais plus. Cinq, six mois.

L'ADMIRATEUR : Quelle chance ! Moi, je viens d'arriver. Malheureusement, je ne suis là que pour une semaine. C'est magique ici. Ah ! la Grèce, on ne s'en lasse jamais. Vous êtes en train d'écrire votre prochaine pièce ? J'avais vu votre Montgolfière. J'ai été ébloui. J'écris moi aussi. Frédéric Debord. Vous n'avez pas lu ma pièce ? Je l'ai remise à votre actrice pourtant... Ilda Fraton.

PAOLO : Désolé, ça ne me dit rien, elle a dû oublier.

L'ADMIRATEUR : Ah ! Elle m'avait pourtant dit qu'elle le ferait.

PAOLO : Ce qu'on dit, ce qu'on fait... !

L'ADMIRATEUR : Je sais à quoi vous faites allusion. Je me disais bien aussi que ça cachait quelque chose.

PAOLO : Je ne comprends pas.

L'ADMIRATEUR : Votre dernière pièce était si intense. Tout était en harmonie : le texte, la mise en scène, la captation, et dieu sait que souvent la vidéo au théâtre, ça fait tache, l'interprétation. Je me suis toujours demandé pourquoi vous n'aviez pas réitéré tous ensemble. C'est à cause d'elles n'est-ce pas ? Si vous êtes ici, c'est pas par hasard. Vous avez beau être tout bronzé, vous ne dégagez pas la grande sérénité. C'est pourtant grâce à vous qu'elles sont devenues ce qu'elles sont. Quand je pense qu'elles vous ont lâché pour monter cette pièce ridicule. Qui remporte un succès fou en plus.

PAOLO : Vous parlez du Tennessee Williams.

L'ADMIRATEUR : Pas du tout. « La traîtresse glorieuse », ça s'appelle. Rien que le titre, on craint déjà. Mais ça marche, critique, public, tutti quanti. C'est même nommé aux Molière.

PAOLO : La traîtresse glorieuse ?

L'ADMIRATEUR : Vous ne le saviez pas ? Vous vous êtes vraiment coupé de tout alors. Ça a fait la une du Monde d'hier. Croyez-moi l'auteur ne vous arrive pas à la cheville.

PAOLO : Connais pas.

L'ADMIRATEUR : Sanders Platte. Je croyais que vous étiez amis.

PAOLO : Sanders Platte !? Vous êtes sûr ? De quoi parle cette pièce ?

L'ADMIRATEUR : Une comédienne très ambitieuse, prête à toutes les trahisons pour réussir. Voyez le genre. C'est d'un plat ! C'est pompeux ! Remarquez Ilda joue le rôle du monstre à la perfection, ça on ne peut pas le lui enlever. Il n'y est pas allé avec le dos de la cuillère votre ami.

PAOLO : Ce n'est pas mon ami.

L'ADMIRATEUR : Excusez-moi. (*Petit temps.*) J'ai justement un exemplaire de ma pièce à mon hôtel. J'en ai toujours un avec moi, on ne sait jamais. Ça vous dirait de la lire ?

PAOLO : Non.

L'ADMIRATEUR : Ah !

PAOLO : Je préfère vous le dire franchement. Ça vous évitera d'affronter les affres de l'attente interminable, la déception, si votre pièce me déplaît, et la dépression qui pourrait en découler.

L'ADMIRATEUR : Vous êtes un beau salaud.

PAOLO : Tout est question d'interprétation